

La pensée unique. La Psychanalyse comme résistance au Faire Véritable et à la Pensée Unique contemporains.

Chaim Samuel Katz

Sommaire:

Mettre l'affirmation du thème en discussion, pour en faire une question. La Pensée Unique (PU) depuis les Finances. Le PU dans la Génétique et les Neurosciences. La psychanalyse comme transdisciplinarité. Introduction à une question concernant la théorie de l'hystérie. Hystérie et Théorie: structure du psychisme inconscient ou production multiple. L'hystérie et les symptômes comme productions positives. La psychanalyse doit remettre en cause ses propres modalités de PU. Les multiples facettes du Narcissisme: indications.

Qu'est-ce que la Pensée Unique (PU)? Existe-t-elle seulement en une dimension? La Psychanalyse s'oppose-t-elle toujours à la PU ou bien il existe certaines tendances psychanalytiques qui essaient de penser et de faire selon le mode de la PU?

La PU est une métaphore employée pour exprimer, pour traduire "en termes idéologiques la prétention universelle des intérêts d'un ensemble de forces économiques, en particulier celles du capital international" (Ignacio Ramonet, Le Monde Diplomatique, Janvier 1995). Si nous savons que la PU est née de façon très marquée et très marquante, le contexte spécifique de son émergence fut la réunion des grandes puissances et institutions politiques à Bretton-Woods (1944), où se sont organisés unitairement le Fond Monétaire International, La Banque Mondiale du Développement, l'Organisation de Coopération et Développement Économiques, etc. S'il en est ainsi, nous constatons également que la PU ne dérive pas seulement d'une détermination du régime financier sur le politique, mais aussi d'Une idée sur les autres. C'est-à-dire aussi bien la prédominance de l'expansion financière sur les autres modalités de l'existence, et surtout l'effacement et le refus d'autres déterminations dans les relations sociales ont lieu tel est le mouvement qui mène à Une seule pensée dominante. Ce refoulement serait si violent que Ramonet attribue à la domination totalisante de la PU les difficultés de s'y

opposer, un désespoir extrême de nombreux intellectuels: “Serait-ce pour cela que d’innombrables intellectuels , dont Guy Debord (fondateur de l’Internationale Situationiste et le plus actif et critique des penseurs qui se vouent à la société des spectacles), ont préféré le suicide, ces dernières semaines?” Si cela était vrai il semblerait que le désespoir est général, car la PU construirait, définitivement, pierre sur pierre.

La PU a dirigé ou tenté de diriger encore les politiques des pays leaders, non seulement par et depuis la domination du financier sur le politique, mais par la postulation d’un groupe d’idées qui se superposent les unes aux autres, adverses, différentes ou contraires. Ces idées qui constituent la PU sont fondées sur le primat des régimes financiers de la production sur tous les autres. Et cette façon de penser et de faire conduit à la fois à une vaste notion de ce qu’est le Faire Véritable - celui ou ceux qui visent la défaite de la pensée dominée par le primat des Finances, que nous appelons de nos jours, génériquement parlant, le modèle néolibéral.

De ce modèle plus universel de la PU, qui s’établit autour de la prégnance et de la dominance financières, fondé “officiellement” en 1944, “dérive” une PU des neurosciences. Or, elle n’en dérive pas génétiquement, pour elle le modèle à suivre n’est pas celui de Bretton-Woods, mais elles s’inscrivent dans une même épistémè.

Foucault nomme épistémè un régime de régularités discursives, qui sont la condition de la perception et de la constitution des pensées. Il ne s’agit pas de l’unité souveraine de la subjectivité, d’un sujet ou d’une théorie quelconque comme centres de vérité ou de connaissance, car c’est l’ensemble des relations restreintes à une époque, des relations qui peuvent être découvertes parmi les sciences et savoirs, entendus comme régularités discursives (L’Archéologie du Savoir).

Ce n’est pas une Weltanschauung ou quelque conception matrice de monde d’où proviendraient des savoirs mineurs ou dépendants, mais nous devons apprendre que ces discursivités qui constituent l’épistémè d’une époque sont représentées ou présentées dans plusieurs savoirs. Dans notre cas, sa matrice apparente est la PU qui aurait été produite lors de la réunion de Bretton-Woods, mais j’ai l’impression que toutes deux “dérivent” d’une même

épistémè. C'est pourquoi je mentionnerai la question concernant l'"inclusion" probable, encore que partielle, de la Psychanalyse dans la PU.

En postulant qu'un système génétique est à la base et à l'origine de tout exister humain, la Génétique contemporaine a fini par affirmer que tous les comportements humains (y compris la pensée, qui serait aussi une modalité de comportement) dépendraient directement de la manière selon laquelle les gènes évolueraient et des relations qu'ils maintiendraient entre eux. En considérant les gènes comme étant le fondement de la corporalité, et l'humain basé uniquement sur ce corps génétique, la Génétique considère les incorporalités en tant que produits directs du corps ainsi décrit.

Depuis la théorie mathématique de l'Information, énoncée par Claude Shannon en 1948 ("La Théorie Mathématique de la Communication"), on a essayé, dans un grand nombre de savoirs, de trouver une source d'information, ayant un nombre fini de symboles, qui pourrait servir de base unique et unitaire permettant de gérer des évènements universalisants. En Biologie ce fut sans doute la découverte de la double hélice du DNA (en 1953, par James Watson et Francis Crick) qui a permis de penser que des molécules vivantes pouvaient contenir des informations génétiques et comment ces informations pouvaient être répliquées et transmises. Par une mémoire centrale unique, qui conserverait les informations sur l'ensemble de l'organisme, non seulement elles répèteraient ses caractéristiques de fonctionnement, mais elles le mettraient encore en marche.

Un gène serait l'unité fondamentale de la vie et le DNA la molécule spécifique qui conduit et manifeste le code génétique. C'est ce qui a donné naissance au Génome (et au Projet Génome). Le Génome est "le nombre total de chromosomes, c'est-à-dire, n'importe quel DNA (acide désoxyribonucléique) d'un organisme, y compris ses gènes, qui mènent l'information pour l'élaboration de toutes les protéines requises par l'organisme, et celles qui déterminent l'aspect, le fonctionnement, le métabolisme, la résistance contre les infections et autres maladies". Le Génome Humain correspond au nombre total des chromosomes du corps, ces-derniers contiennent entre quatre-vingts et cent mille gènes, qui seraient les seuls responsables de l'hérédité. En décodifiant ces gènes, toutes les virtualités de l'être humain seraient fournies,

depuis sa constitution physiologique jusqu'à la production poétique! (virtuel: signifiant post-moderne pour dire que l'être est potentiellement).

Par conséquent, à partir des éléments basiques et primaires d'une théorie biologique de l'Information et sa combinaison possible, tout penser et comportement humains pourraient être analysés, car les caractéristiques de ce que nous appelons humain ne dépendraient que de la combinaison génétique. C'est ainsi que surgissent les neurosciences, fixées autour de ce genre de raisonnement. Par exemple, en découvrant les gènes producteurs de la schizophrénie, l'on pourrait empêcher la naissance de schizophrènes et éviter de la sorte ces "accidents". En d'autres termes, la PU avance que la schizophrénie est une anomalie génétique et s'applique à modifier les gènes qui se combinent (mal) pour sa formation. Une telle façon de penser élimine d'emblée toute différence, toute autre voie, s'il était concédé aux hommes de redupliquer des séquences génomiques adéquates. On part donc du postulat selon lequel la schizophrénie est une production corporelle et que, pour cette raison et nécessairement, il doit exister un gène quelconque qui fonctionne mal et en est la cause. Il n'y aurait qu'une voie normale de production génétique, et ce qui marcherait de travers serait l'effet de déviations pouvant être réduites.

Donc, puisque la pensée ne serait possible que par l'intermédiaire de neuro- transmetteurs, la schizophrénie serait le produit de mauvaises synapses et on pourrait la traiter en corrigeant celles-ci, par exemple en permettant leur diminution au augmentation. Un autre exemple: dans la physiologie humaine nous savons que la sérotonine intervient dans les synapses. Comme il est bien connu également que les psycho-actifs hallucinogènes comme le LSD ou la mescaline ont une immense influence sur le fonctionnement du système nerveux et qu'ils modifient l'activité des neurones sérotoninergiques, et qu'en examinant les résidus de schizophrènes (sueur et urine) l'on trouve certains psycho-actifs (dits substances psychodysléptiques, c'est-à-dire qui auraient des "effets" semblables à ceux des psychoses), nous pourrions en conclure que les personnes qui prennent du LSD seraient momentanément comme des schizophrènes – ce qui est une conclusion décidément.....schizophrène). Ce qui découle de tout ceci, c'est non seulement la relation de proximité entre les hallucinogènes chimiques et l'hallucination schizophrénique, mais aussi l'importance de la sérotonine comme productrice de la schizophrénie. Et par

conséquent, modifier la sérotonine des schyzophrènes leur rendrait pour ainsi dire leur “normalité”. Encore un exemple de ce type de pensée. Les humains ont 22 chromosomes dits autosomes, et 1 chromosome qui définit les genres. Comme les sexes se distinguent génétiquement parce que le chromosome 23 est le chromosome sexuel, la différence entre les genres serait la marque définitive de la sexualité. Et l’homosexualité alors? Bom, un mâle normal a un chromosome X et un chromosome Y; et une femelle normale a une paire de chromosomes XX. Le reste, c’est le reste, concluerions-nous Puistiquement.

Il est évident qu’une telle science exacte se postule comme une PU, ne serait-ce que pour exister comme certitude apodictique. Tout en sachant parfaitement qu’il existe des séquences génétiques qui ne codifient pas, car “jusqu’à présent” on n’a pas encore compris leur fonction, rien de tout cela n’empêche les neurosciences d’affirmer que l’humain est constitué génétiquement et que sa base d’être est ou sera entièrement prévisible et manipulable; de même que les modifications psychiques n’ont lieu que par des manipulations psychochimiques. Il ne faudrait pas oublier de penser non plus qu’au niveau de la propre science des gènes, le phénomène de l’apoptose, ou de mort cellulaire programmée, qui “dépend d’un programme multigénique de suicide cellulaire qui est activé lorsqu’une certaine cellule doit disparaître. Il s’agit d’un phénomène contrôlé par des interactions multicellulaires directes et par des liants solubles ayant des propriétés stimulatrices ou éliminatrices dans les mécanismes transducteurs de signaux ne sont pas encore expliqués”. Et l’apoptose reste dans le règne des inclusions et des règles conjonctives. Importante pour penser le régime spécifique de l’hérédité et du faire physiologique, cette pensée n’est pas capable de traiter l’angoisse, les vides, les manques, ruptures, disjonctions, discontinuités, absences, dénégations et irruptions, car tout cela brise les règles de ses mesures.

C’est ce qui explique la quasi-absence, le refus de publier ou la mauvaise acceptation d’études moins dogmatiques sur les psychotropes, élaborés eux-aussi par des neuro-scientifiques, au sujet des placébos. Cela prouve qu’à côté du remède proprement dit (nommé “traceur biologique”) il est nécessaire de considérer l’effet placebo des médicaments: qui les prescrit, les intérêts des laboratoires, la suggestion médicale, la vente scientifiquement fondée (par des ordonnances en pharmacies), etc. Mais surtout la réception et

transmission imaginaire de leurs pouvoirs. Pour citer deux antidépresseurs des plus connus, selon deux docteurs chercheurs, une méta-analyse serait nécessaire, afin de montrer pourquoi 75% des médicaments “ne s’ajustent pas à la chimie du cerveau” (Irving et Sapirstein, “Listening to Prozac but Hearing Placebo: A Meta-Analysis of Antidepressant Medication”, 1999. American Psychological Association, “Placebo Effect Accounts for Fifty Percent of Improvement in Depressed Patients Taking Antidepressants”). Le placebo échappe totalement à la loi génomique suivant laquelle *post hoc, ergo propter hoc*.

Lorsque l’on postule qu’un seul gène de l’œil est à la base de tous les organes possibles de la vue, depuis la drosophile ou le rat jusqu’aux hommes (Walter J. Gehring, en 1994), on envisage le regard uniquement à partir de sa combinatoire génétique, certainement importante pour nous faire connaître les mécanismes de la vision, mais qui laisse tout à fait sans réponse la question du regard, du visible et de l’invisible.

La Pu génétique contemporaine parie, parallèlement à la formulation d’un savoir qui rendrait compte de tous les vivants et leurs vicissitudes, sur une vie parfaite, sans maladies ni angoisses, sans apoptoses. On parle même d’une génomancie (qui devine, a la faculté de prévoir), la prévision du futur par l’examen du code génétique où les maux, les maladies, la vieillesse et la souffrance n’existeront pas. Il est évident que les fragments génétiques sont et seront toujours brevetés par de grandes et puissantes entreprises, qui les contrôleront. Et qu’une idéologie eugénique surgira de tels progrès techniques. Mais l’eugénie correspond nécessairement à un contrôle plus strict et à l’anéantissement des déviants, ces ennemis de la PU génomique en tant que science. La PU génomique se rattache au Faire Véritable et tous deux se déterminent par des mécanismes dérivés (sans guillemets, cette fois) de la politique financière dominante. Leurs conséquences politiques ne sont pas encore évaluées, mais l’avènement d’une idéologie eugénique est inévitable.

C’est ainsi que se bâtissent ce qu’on appelle les neurosciences. Ayant pour fondement une rationalité génétique, elle-même basée sur une théorie de l’information, où les médicaments capables d’influer sur la base génétique ou la conformation corporelle génétiquement fondée deviennent le seul but de la construction d’une modalité de science toujours plus hégémonique, qui envahit

et domine l'imaginaire des classes moyennes du monde entier. Ainsi que nous le savons, l'imaginaire n'émerge pas seulement de la rencontre d'un fils et de sa mère spéculaire, car le miroir lui-même constitue également l'Imaginaire (lire mon prochain texte).

Ainsi compris la PU et le Faire Véritable de la Génétique et des Neurosciences, la Psychanalyse comme ensemble d'idées qui affirment positivement les différences serait entièrement opposée à l'unité PU. N'ayant pas de centre articulateur de production à partir de ses caractéristiques spécifiques, libre du modèle d'une théorie de l'information – qui caractérise les sciences universalisantes de notre époque -, à partir de sa détermination décentrée par rapport aux désirs humains ou subjectifs, la Psychanalyse vise le combat de cette pensée qui suppose la surdétermination de toutes les activités productives, qui ne proviennent que d'une seule source (ou d'une source centrale)- l'économique selon son versant financier, ou la Génétique dans son versant biologique. En effet, dans les neurosciences c'est une question unique qui est en jeu, ainsi que ses innombrables variantes. Comment fonctionnent les gènes en tant que système d'information et de communication: déterminant tout ce qui a trait à l'humain; voulant éliminer ce qui empêche la perfection; dans le traitement des incorporels qui n'auraient qu'une base corporelle – et c'est ici que nous trouvons le refus complet d'une pensée au sujet du sens et de la signification, qui est précisément ce qui caractérise la Psychanalyse.

Cependant, si nous introduisons ainsi la question initiale – la Psychanalyse comme différence radicale et résistance contre la PU - , cette façon de demander semble déjà sous-entendre un "comme"; ou, en d'autres termes, comme si ces faire et ces penser multiples, leurs nombreux ordres discursifs et de faire différentiels déterminés par la résistance, le transfert et la sexualité étaient constitutifs de la Psychanalyse, comme si c'était de la "naturalité" de la Psychanalyse de toujours accueillir la multiplicité. Je rappelle que la Psychanalyse est le savoir qui, depuis sa naissance, a postulé que l'inconscient est constitué par plusieurs processus, bien différents les uns des autres.. Même lorsque Freud a élaboré le concept de ce que serait l'organisation ou la structure (Aufbau) du psychisme inconscient, il n'a pas cessé d'affirmer et d'insister sur l'idée que les psychismes pouvaient se constituer de multiples façons. Ce que les psychiatres et les neurologues

entendaient comme étant des anomalies psychiques, des carences ou des failles par rapport à un psychisme normatif, Freud nous a montré qu'il s'agissait de processus différentiels du psychisme, d'autres voies des processus psychiques inconscients. Ce qui avant Freud était considéré psychopathologiquement fut, après lui, énoncé comme autant de possibilités différentes d'expression psychique. Et davantage, en insérant dans sa pensée la question de la pulsion de mort, la Psychanalyse a prouvé combien la destruction et l'agressivité sont nécessairement constitutives du psychisme et des hommes.

Dès lors, la Psychanalyse freudienne s'est radicalement distinguée de la pensée qui obligeait la normalisation de la connaissance et n'admettait rien qui puisse être en marge. Mais cela est aussi valable pour la Psychanalyse elle-même. Toujours?

Prenons un exemple qui nous aidera à amplifier notre question. À l'époque où existaient des "pays socialistes", les psychanalystes ont toujours eu du mal à s'organiser en sociétés reconnues ou même à s'exprimer, car ils étaient considérés des alliés et des idéologues des classes dominantes. Dans la mesure où la Psychanalyse n'acceptait pas le primat de l'infra-structure économique et qu'elle insistait sur les questions érogéniques et désirantes, singulières (individuelles, comme le disaient alors les critiques "marxistes"), l'idéologie fasciste officielle accusait les psychanalystes de refuser les collectifs et leurs idéaux. Est-il nécessaire de rappeler, pour commencer à questionner la "pertinence" de la théorie psychanalytique, que la vulgarisation de l'expression "économie libidinale" a occupé une place de transition et de transaction pour que les thèses freudiennes soient acceptées par les marxistes de cette époque? Ou bien la création du mouvement de la Sexpol en Allemagne, qui mélangeait politique et sexualité au nom d'un idéal plus vaste de liberté?

Un autre exemple. Nous sommes au courant de la violente campagne que le Parti Communiste Français mena contre la Psychanalyse. En 1949, dans le journal officiel l'Humanité, on écrivait à propos de la Psychanalyse: "idéologie policière et de bas espionnage", "psychanalyse à saveur américaine", "anti-soviétique" (cf. Elizabeth Roudinesco, Histoire de la Psychanalyse en France, 2). Donc, il semblerait que La ou Une seule Psychanalyse s'opposait

directement aux prohibitions totalitaires des vieux socialismes, tentant de considérer une pensée libératrice (il y a déjà ici une illusion à être dénoncée: c'est exactement Freud qui a montré l'impossibilité de la Liberté en tant que concept ou existant). En même temps, étudiant les nuances des événements relatifs à ces faits, la lutte continue entre les modes de théories et les organisations sociétares des propres psychanalystes de ce temps-là; quand nous nous penchons à fond sur les disputes contre la psychiatrie organiciste et la pensée totalisante, nous voyons bien que de telles confrontations nous empêchent d'affirmer l'existence d'Une Psychanalyse. Car nous avons entendu parler de nombreux psychanalystes qui se sont opposés à la propre Psychanalyse ou à sa soi-disant orthodoxie sous prétexte de défendre le Socialisme, comme si les deux modes de penser s'opposaient. Des psychanalystes qui affirmaient que sous le régime communiste les sujets s'adapteraient à un désir collectif et perdraient leurs révoltes et leur malaise, domestiqueraient leurs pulsions en les sublimant au bénéfice d'un bien commun. Qu'au nom d'idéaux collectifs supérieurs de bien-être, il fallait refuser les processus disruptifs – comme la compulsion de répétition et la pulsion de mort que l'oeuvre de Freud enseignait.

Par conséquent, il nous faut poursuivre la question, nous devons nous questionner sur ce que nous disons lorsque nous montrons nos différences avec la PU depuis une extériorité, c'est-à-dire, comme si la Psychanalyse se faisait toujours du dehors de ce qu'elle critique, au nom d'Une pensée unique (une PU...psychanalytique!) qui la caractériserait. Je propose donc ici un paradoxe: s'il existe une seule et unique Psychanalyse, ne suivrait-elle pas aussi la ligne d'unité de la pensée? Comment promouvoir les différences de ce Un?

Dans l'exemple que j'ai cité, j'ai insisté sur les doutes théoriques des psychanalystes marxistes de l'époque de la Guerre Froide, qui cherchaient à modifier la théorie freudienne au nom de l'adaptation à des idéaux "majeurs", provenant des idéologies socialistes d'alors. Mais au Brésil également, durant les terribles années de la dictature militaire, outre des psychanalystes qui ont collaboré directement avec le gouvernement, d'autres insistaient que si les biens symboliques n'étaient pas partagés il y aurait une détérioration du complexe d'Oedipe, étant donné que celui-ci ne se développerait pleinement

qu'en étant adapté à un soi-disant état social ample et généreux, qui accueillerait tous ses membres. Que si la vie sociale ne permettait pas une meilleure division de ses biens financiers et symboliques, la culture et la civilisation disparaîtraient. Il est évident que ces psychanalystes-là étaient, et le sont toujours, proches de moi; mais de là à croire qu'ils disaient des vérités...psychanalytiques!

Il ne suffit pas d'articuler une spécification théorique (ou la théorie pensée seulement comme pertinente) pour déterminer ou cerner définitivement le champ psychanalytique. Ni considérer la différence quelque chose de naturel, c'est-à-dire que les disputes et les contradictions trouveraient là le terrain libre pour s'affronter. J'insiste, car je vois chez certains psychanalystes l'idée qu'il existerait un noyau incontournable en Psychanalyse qui la constituerait essentiellement. Et, en conséquence de ce fait, que nous pourrions parvenir à ce noyau essentiel par une étude théorique plus exacte.

Concrètement, ce n'est pas le cas. Considérons une question "interne" aux 'faïres' psychanalytiques ne se réduisant pas à son aspect dit théorique. Freud a refusé la médicalisation de la Psychanalyse, et s'opposa au groupe médical commandé par le psychanalyste de formation médicale Abraham Brill (alors président de la Société Psychanalytique de New York; cf. Freud 1926e, "La question de l'analyse laïque". GW, XIV). Cette position freudienne était liée à une affirmation théorique, certainement, dans la mesure où il s'agissait d'affirmer ce qui constitue la spécificité de la clinique psychanalytique et de ses pensées. Mais c'était aussi le chapitre d'une dispute de pouvoir et de marché, de grands intérêts financiers. Les institutions médicales visaient le contrôle de la clientèle – cela aussi, est bien connu. Mais un tel argument n'est pas exposé dans le texte freudien, lequel se restreint à une question théorique, celle de la production laïque de la Psychanalyse.

Nous avons connu des conditions similaires au Brésil, lorsque les psychanalystes laïcs avons dû nous battre – et beaucoup – à Rio de Janeiro, contre les sociétés psychanalytiques rattachées à l'IPA (International Psychoanalytical Association), qui jusqu'aux années 90 n'acceptaient pratiquement comme candidats à la formation analytique que ceux qui possédaient le diplôme médical, et refusaient de reconnaître et de considérer la

théorie et le savoir psychanalytique de ceux qui n'appartenaient pas à leurs institutions. D'autant plus ils connaissaient de théorie, on exigeait de la part des "candidats" qu'ils aient un diplôme de médecin (une position opposée à celle de Freud), et des autres penseurs l'on exigeait une attestation de fidélité à l'IPA. Mais le marché des médecins s'est rapetissé et l'on a été bien obligé de penser "nouveau", ou de nouveau, ce qui eut pour résultat l'acceptation des non-médecins pour une formation analytique de la part de l'IPA.

Donc, il est nécessaire de penser si la PU n'existe pas également en Psychanalyse, où, dans le propre mode d'élaborer les théories, on oblige à réduire des pensées qui soient distinctes des modalités unitaires. Cela signifie que je remets en cause la question de savoir si la PU a surgi à Bretton Woods ou avec la découverte du DNA, si l' "originarité" de la réunion et la fondation du néolibéralisme ne se sont pas mélangés aussi à cause d'autres matérialités, par des mécanismes de savoir et de pouvoir moins importants et qui se sont toujours manifestés dans le champ psychanalytique.

Si cette façon de questionner est valable, il faudrait penser la Psychanalyse à partir de modalités dans lesquelles elle se constate et a une performance par l'intermédiaire d'articulations spécifiques (sexualité, transfert, inconscient, résistance, compulsion de répétition, pulsion, etc.), mais auxquelles elle peut et doit à la fois résister. En d'autres termes, cela revient à constituer un champ de production ouvert aux improductions, en position d'attente de ce qui est hors de lui, sans exclure ce qui se trouve sur les bords, mais en accueillant ce qui insiste véritablement.. Comme ce que l'on observe, par exemple, dans l'oeuvre du psychanalyste anglais Winnicott qui, sans faire appel à la théorie freudienne de la sexualité, est une partie légitimement constitutive de la Psychanalyse. Et qui, malgré tout, ne permet pas d'être défini par une quelconque pertinence psychanalytique, étant donné qu'il ne considère pas la sexualité, pilier de l'oeuvre freudienne. La Psychanalyse n'est pas une essence ne devant et ne pouvant être trouvée que par un exercice de la Raison.

Néanmoins, du point de vue de ce que nous pourrions nommer perspective négative, la Psychanalyse s'oppose à la PU biologique non pas comme un savoir qui postule la multiplicité par opposition à l'unicité, mais en tant qu'ensemble qui refuse le primat du génétique sur d'autres déterminations

de la vie psychique (et sociale). Champ et savoir qui élabore les ruptures et divergences comme processus constitutifs et nécessaires du faire humain et des processus de subjectivation, la Psychanalyse refuse à la pensée génomique la soi-disant primauté d'organiser et d'expliquer la totalité des processus psychiques. Dans cette perspective, nous savons que l'idéologie provenant de la PU des neurosciences rejette la pensée de la différence. Une différence qui, même n'étant pas permanente au cours de la trajectoire de la Psychanalyse, n'en est pas moins une partie nécessaire de sa constitution.

Curieux paradoxe, qu'il nous faut ici rendre plus explicite. C'est Michel Foucault qui a sans doute le mieux énoncé la question d'une discursivité spécifique de la Psychanalyse (par exemple, dans "Ce qu'est un auteur", 1969. Dits et Écrits I). Il affirme que le savoir de Freud est transdiscursif, qu'il ne permet pas de dépassement sur le mode hegelien (comme la physique de Einstein aurait dépassé celle de Newton). L'ordre du discours freudien est tel que, si les conditions culturelles et sociales sont modifiées, lui aussi (le discours) se modifie. Si le discours psychanalytique s'énonce par des règles bien établies, dans la mesure où ces règles sont confrontées à des réalités distinctes, elles doivent se modifier et incorporer "leurs" expériences de théoriser. Comment?

Même lorsque les "types psychopathologiques" se transforment, l'instrumental psychanalytique ne se fixe pas aux déterminations des énoncés à leur sujet. En d'autres termes, il n'existe pas de théorie psychanalytique anticipée, capable d'expliquer toutes et n'importe quelles manifestations psychopathologiques "libres" dans l'espace et dans le temps. Voyons, ce n'est plus la "crise de nerfs", comme on le disait, qui caractérise les expressions hystériques contemporaines, dans la mesure où, au moins dans les classe moyennes, il y a eu une diminution de l'intensité des langages d'expression manifeste individuelle. Nous savons que ce fait, de "piquer sa crise de nerfs", se fait en tant que norme dans les rituels de nombreuses religions, surtout par certaines manifestations collectives des milieux massifs de communication (mmc) ou des sports (bien sûr, pas seulement dans ces cas-là). Que de telles expressions produites dans les régimes collectifs diminuent ou atténuent l'intensité des manifestations individuelles de "crise". Mais, bien que ces caractéristiques (ainsi que d'autres) aient effectivement changé, la théorie

psychanalytique caractérise l'hystérie comme une modalité de transformation corporelle ayant de nombreuses expressions symboliques (ce que Freud a nommé conversion hystérique), où sont incarnés des désirs qui, ne pouvant avoir accès à la conscience sont ainsi une "sienne" formation de compromis psychique inconscient. Une autre facette de l'hystérie, la "belle indifférence" se présente actuellement non seulement comme mécanisme négatif, du ne vouloir rien faire ou du ne rien vouloir, mais aussi comme protestation du corps symbolique contre des conditions sociales qui sont pour lui insupportables.

C'est ce phénomène que j'ai observé en 1980 dans deux asiles du Ceará (avec la collaboration du collègue et ami Jackson Coelho Sampaio), où les femmes qui vendent des marrons "faisaient" (expression d'origine kleinienne qui attribue aux individus une capacité de subjectiver des symptômes) un symptôme qu'elles-mêmes et leurs psychiatres nommaient "farnesin" (transformation de "frénésie"). Elles avaient mal au coeur, vomissaient et avaient des renvois, se sentaient mal physiquement, entendaient des voix, secouaient leurs corps avec violence, se roulaient par terre et faisaient des gestes spectaculaires (bien différents de ceux qui leur étaient habituels), déchiraient leurs vêtements, cassaient leurs affaires, agressaient certains membres de leur famille ou des proches, élevaient la voix, criaient, émettaient des expressions mêlées de grognements et de sons bizarres, lançaient des jurons inattendus (pour elles et leur groupe), se paraient de façon étrange, se couvraient de couleurs vives (contrastant avec les tons gris et pâles de tous les jours) et, surtout, ne voulaient plus avoir de rapports sexuels avec leurs compagnons ("blesser", c'est ainsi qu'elles se référaient aux actes sexuels); elles ne s'occupaient plus de leurs enfants et arrêtaient de travailler (une journée épuisante de plus de dix heures de travail). Elles s'abandonnaient – "quelque chose" s'abandonnait – au ne rien faire et devenaient économiquement improductives, dans un contexte de production et d'expectative sociale où seules les femmes pouvaient travailler et étaient engagées. Elles ne produisaient qu'une indifférence vis-à-vis de la production socialement valorisée en tombant malades; en improduisant.

Nous avons appris que leurs attitudes avaient plus de "non" que de "oui", et que cela débouchait sur la conversion corporelle et l'indifférence. Pour

compléter la proximité avec la théorie analytique, lorsqu'elles étaient internées dans des asiles, elles avaient des rapports sensuels et sexuels avec leurs collègues-femmes (il s'agit d'asiles où hommes et femmes sont séparés), elles constituaient parfois des couples dans lesquels elles avaient des relations d'intimités qu'elles n'auraient pas supposées possibles auparavant. Nuances vérifiables à partir de la théorie freudienne: ce n'est qu'ainsi qu'elles parvenaient à sortir de la conversion et de la "belle indifférence", et dépassaient partiellement leur angoisse. Il est évident que j'ai dû penser les symptômes hystériques non plus comme "fausse connexion" représentative qui remplace une représentation véritable, mais comme une représentation-limite, comme points d'émergence de collections, qui fabriquent des vides et des lacunes, sens véritable qui forme aussi et reforme la signification. Il n'y aurait pas de normalité psychique unitaire, car le humain sexuel bâtit des vides sans arrêt; la lacune hystérique serait constitutive de l'homme, et non pas un symptôme spécifique.¹ Ainsi que l'enseignait Freud, l'hystérie est une création incessante entre les affects et les représentations, puisque l'humain – y compris le corps humain – est inachevé, étant donné qu'il fabrique des vides en permanence.

La théorie psychanalytique de l'hystérie a réussi à penser ces symptômes qui se font par des formations avec d'énormes régularités. Mais elle a dû et elle doit encore considérer que certains mécanismes inconscients de la vie sociale agissent aussi hystériquement. Par conséquent, une hystérique n'est pas individuellement l' "auteur" intégral de ses symptômes, car les symptômes possèdent une articulation sociale inconsciente, qui échappe aux individus. Personne ne "fabrique" ses symptômes uniquement de manière individuelle.

Foucault a affirmé que le savoir freudien est transdiscursif, dans la mesure où si ses énoncés changent, leurs conditions d'énonciation changent en même temps. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de théorie antécédente à leurs expressions, un ensemble fixe de références absolues ou quelque essence de la pensée analytique, car les énoncés et leur émergence "individuelle" ou collective, de production sociale inconsciente, modifient les conditions de

¹ "L'hystérie est la seule névrose où les symptômes sont peut-être possibles sans défense, car il reste encore le caractère de conversion". (Hystérie purement somatique). Lettre 98 à Fliess.

théorisation. En Psychanalyse, expression et théorie ont une relation d'implication mutuelle et inséparable. Une essence de l'hystérie, cela n'existe pas, et c'est ce que nous devons apprendre de Freud. C'est précisément cela qui distinguerait la Psychanalyse de la PU. Les pratiques modifient le champ psychanalytique, qui les perlabore sans cesse.

Il nous faudrait encore montrer comment une espèce de pensée unique a aussi envahi, du moins en partie, le champ théorique psychanalytique. Par exemple, avec la notion amplifiée de Narcissisme, on dit que le narcissisme s'est approprié toutes les modalités d'être et de faire contemporaines, comme si nous vivions dans une société narcissiste. Comme s'il existait dans la contemporanéité un corps unitaire, se pensant et se constituant à partir d'une base unitaire (selon le mode de la théorie de l'information, dont j'ai parlé ci-dessus) "se faisant" conformément à des lois qui gèreraient de façon univoque "la" subjectivité. En postulant une matrice psychogénétique, dont le premier stage organisé serait le narcissisme, certains psychanalystes actuels élaborent les processus sociaux comme étant déterminés par un psychisme type, qui agirait en tant que modalité projective, créant et déterminant les productions culturelles et sociales suivant le mode narcissiste.

C'est-à-dire, en tant que prise et constitution du Moi comme instance, ayant pour résultat la fondation d'une corporalité "propre" à partir d'une seule matrice, le narcissisme, en tant que mode, se présenterait comme produit nécessaire d'une échelle génétique dont il serait une conséquence et l'expression nécessaire.

Depuis l'imgage narcissiste de l'individu jusqu'aux processus sociaux de production symbolique, voilà ce qui s'est naturalisé pour la pensée psychanalytique. Par exemple, ce qui est devenu un refrain parmi tous ceux qui parlent le psychanalytique, l'affirmation que les moyens massifs de communication imposeraient un modèle narcissique à la majorité, à partir de l'imposition d'un corps modèle, qui devrait être soigné en permanence et élaboré suivant des stéréotypes; ou de la production d'un discours homogène et uniforme, créateur de désirs semblables. Et dont le principal modèle naturalisé serait un soi-disant narcissisme psychique, qui élaborerait la constitution subjective des individus. Par exemple, et pour ne pas en rester à une seule indication, en comprenant le corps des personnes dites âgées

uniquement à partir de leur formation psychique, on ignore le déclin corporel, on refuse le vieillissement du corps-psychisme selon le postulat de la permanence de l'inconscient. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'on ne reconnaît nullement l'impossibilité des personnes âgées de suivre la vitesse et la substitution intense des savoirs et des 'fares' dans la contemporanéité. Une espèce de pensée qui présente le psychisme comme une évolution linéaire, ayant pour modèle une structure organique.

Je ne peux pas aller plus loin, ce que je ferai lors d'un prochain commentaire sur la vieillesse et le narcissisme.